

Le curé de Sanlaville : II

Autor(en): **Renard, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 26

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On raconte que pendant la guerre d'Italie deux cavaliers français et deux hussards autrichiens, qui cheminaient en sens opposé dans la gorge de Gondo, n'avaient voulu ni les uns ni les autres s'attendre sur l'un des bords, et s'étaient rencontrés sur le pont des sapins, où le combat s'était engagé et avait bientôt fini par la rupture de ce frêle appui, et la chute des quatre guerriers dans la Dovéria, qui les mit, comme on le pense, parfaitement d'accord.

(La fin au prochain numéro.)

LE CURÉ DE SANLAVILLE

par

MADAME GEORGES RENARD.

II

J'étais de plus en plus intrigué ; et deux jours après je me dirigeais du côté de Sanlaville. Je devinai bien vite le presbytère. A côté de l'église, une vieille maison avec une Vierge en plâtre sur la porte, et, devant, un jardin plein de fleurs. C'était là. J'entrai sans sonner et presque aussitôt j'entendis une voix joyeuse que je reconnus immédiatement.

— Comment, c'est vous, Monsieur ! Vous êtes bien aimable de tenir votre promesse.

Et le curé accourait à grands pas, sa soutane relevée comme la jupe d'une blanchisseuse.

— Moi qui ai mis ma vieille soutane pour laver ma vaisselle ! Permettez au moins que j'en change ; entrez un instant au salon vous reposer.

Et il s'effaçait pour me laisser passer.

— Je profitai de ce que j'étais seul pour me livrer à une inspection de ce qu'il appelait son salon. C'était une grande pièce, pauvrement meublée. Un canapé et quatre chaises recouverts de maigre reps grenat ; un fauteuil Voltaire en tapisserie, présent de quelque dévote ; une bibliothèque en noyer ; au milieu, une table ronde recouverte d'un tapis rouge et noir. Sur la cheminée, une pendule en bronze, autre présent de dévote, deux vases d'un bleu cru remplis de fleurs et deux flambeaux dorés sous des globes de verre. C'était bien là l'humble intérieur du prêtre pauvre ; mais ce qui attira tout de suite mon regard, c'était, pendu à la muraille, à la place d'honneur, un grand sabre de cavalerie surmonté d'un casque de dragon. A gauche de cette panoplie toute guerrière, un portrait de la Vierge, et à droite une mauvaise lithographie représentant la *Ste-Cène* de Vinci. Puis, au-dessous, un crucifix de bois noir, une branche de buis bénit et une de ces effroyables peintures représentant le cœur du Christ brûlant d'amour pour ses fidèles. J'étais de plus en plus intrigué, lorsque mon hôte rentra. Il avait endossé, pour me faire honneur, sa plus belle soutane, celle qu'il mettait pour dire la messe. Mais, dans sa précipitation à se faire beau, il avait oublié qu'il était chaussé de pantoufles éculées qui laissaient voir de gros bas gris très reprisés. Il n'y pensait guère, affairé qu'il était à me faire bon accueil.

— Tout d'abord, Monsieur, disait-il, vous allez boire quelque chose. Le soleil est méchant dans cette saison et la route n'est

guère ombragée pour venir chez nous. Puis, quand vous serez rafraîchi, vous verrez mon jardin dont je suis fier.

Et tout en parlant, il courait au puits tirer de l'eau fraîche ; après quoi il disposait sur la table deux gros verres communs, du sucre et une bouteille de vin. « J'oubliais les cuillers ! » s'écria-t-il en se frappant le front ; et, toujours courant, il sortait et rentrait aussitôt ; puis, ouvrant une armoire placée dans le corridor, il en tirait une tarte aux fruits qu'il posait sur la table.

— Voilà, monsieur, servez-vous. Surtout goûtez de ma tarte, c'est moi qui l'ai faite.

— Vous faites donc votre cuisine, monsieur le curé ?

— Mais oui, quand on vit seul, il faut savoir se tirer d'affaire.

— Elle est tout simplement exquise, votre tarte, monsieur le curé ! J'y fais honneur comme vous voyez. Mais comment se fait-il que vous préféreriez ainsi vivre tout seul ? Ne vous ennuyez-vous point parfois ?

— Jamais. Je suis trop occupé. Quant à avoir une servante, non, voyez-vous. Ces diables de femmes sont toutes plus bavardes les unes que les autres ; et sales, et impérieuses ! J'en avais une autrefois, elle me rendait la vie impossible. Monsieur le curé par-ci, monsieur le curé par-là ; jamais une heure de tranquillité. Et quelles tracasseries quand je rentrais en retard ! Je n'avais plus un moment à moi. Tandis que maintenant je suis heureux comme un roi. Je fais ce que je veux et quand je veux. Je sors ou rentre à mon gré ; je suis libre de soigner mon jardin et de salir ma soutane à mon aise sans qu'on vienne aigrement me le reprocher. Et puis je mange à mes heures, quand la faim me prend, et si vous saviez quels bons petits plats je me fais. Tenez ! le mois dernier j'ai eu chez moi le dîner mensuel des curés du canton : j'ai dû prendre à cette occasion une cuisinière. Quel désastre ! Monsieur ! Tous les plats manqués ! Et quel désordre dans ma cuisine ! J'en ai eu pour quinze jours à me retrouver. Une autre fois, c'est moi qui ferai le dîner, et je prendrai une laveuse de vaisselle pour mettre le couvert et servir à table. Mais venez voir ma maison, vous verrez que c'est en ordre !

En effet, tout était propre et ciré comme si une femme soigneuse avait passé par là. Pas une tache, pas un grain de poussière ne déshonorait les meubles ou les parquets. Dans la cuisine, les casseroles luisaient frottées par une main vigoureuse, et près d'un feu couvert, une marmite en terre bouillait à petit bruit, laissant échapper un savoureux fumet de pot-au-feu.

— Mes compliments, monsieur le curé, fis-je, vous êtes une incomparable ménagère !

— Vous vous moquez un peu de moi, Monsieur, dit-il en riant ; que diriez-vous donc si vous me voyiez à l'œuvre, reprisant mes bas ou raccommodant ma soutane ?

J'apercevais en effet dans une corbeille tout un attirail de couturière : dé à coudre, fil, aiguilles, ciseaux. Mais comme mon regard revenait obstinément du côté du grand sabre, le curé reprit :

— Ah ! ah ! vous regardez mes armes ! Cela vous étonne, n'est-il pas vrai, et vous vous dites qu'elles ne sont guère à leur

place ici ? Que voulez-vous ? Ce sont les seules reliques de ma vie de soldat ; c'est pourquoi je tiens à les avoir devant les yeux.

— Comment ! vous avez été soldat, monsieur le curé ?

— Mais oui, j'ai même fait la campagne de 1870 en qualité d'engagé volontaire, bien que je fusse au séminaire. En ai-je descendu de ces Prussiens de malheur ! Seulement j'avais toujours soin de les absoudre mentalement avant de leur donner le coup de grâce... Mais venez donc voir mes fleurs.

Et ce disant, il ouvrait une porte-fenêtre qui donnait derrière la maison. Le jardin était charmant et tenu à merveille. Ça et là des carrés de légumes correctement alignés s'encadraient de bordures fleuries. Un fin gazon, au milieu duquel s'élevait un éblouissant rosier rouge, s'étendait devant le salon.

— Voyez-vous, Monsieur, disait le curé, j'aime mes fleurs comme des enfants. Je connais la moindre plante de mon jardin et je pourrais vous dire exactement quand elle fleurira et quelle est son histoire. Le meilleur de ma vie se passe ici ; mes fonctions ne me prennent guère de temps, il vient si peu de monde à la messe. Mes paroissiens sont trop bornés pour que j'aie du plaisir à les visiter autrement que quand ils ont besoin de moi. Je vis presque toujours seul et mon plus grand plaisir est de soigner mon jardin. Ah ! si j'avais une paroisse plus importante, ce serait autre chose ; mais je ne suis guère en odeur de sainteté auprès de Monseigneur, et s'il me relègue ici, c'est pour me punir de m'être battu pendant la guerre.

Comme je le regardais surpris :

— Eh oui ! un prêtre n'a pas le droit de porter les armes, disent-ils. Mais que voulez-vous, Monsieur, c'était plus fort que moi. Quand j'ai vu ces étrangers ravager nos récoltes et massacrer nos hommes, mon sang n'a fait qu'un tour. Je suis fils de paysan, moi, et je demeure paysan malgré mes études. Tout ce qui touche à notre sol me touche, et puis on est patriote, ou alors on n'est pas digne d'être Français.

Et ses yeux flamboyaient, et sa voix prenait des éclats de clairon ; puis, tout d'un coup, son bon sourire candide reparut.

— Excusez-moi, Monsieur, vous êtes ici pour voir mon petit domaine et non pas pour remuer de sanglants souvenirs.

Et pendant une heure encore, il me promena partout, me racontant mille choses intéressantes sur ses fleurs dont il parlait comme un père parle de sa petite famille. Nous nous quittâmes très bons amis, avec promesse de nous revoir. Mais quelques jours après, subitement rappelé à Paris, je n'eus pas le temps d'aller lui dire adieu. Je me contentai de lui envoyer par dame Ursule un de mes derniers volumes avec cette dédicace :

A MONSIEUR LE CURÉ DE SANLAVILLE

Hommage d'un mécréant.

L'année suivante j'avais presque oublié cette aventure, lorsque je reçus par la poste une boîte volumineuse soigneusement enveloppée. Je l'ouvris : elle contenait des poires superbes, couchées sur un lit de fleurs. Tout au fond, sur un gros papier de

cuisine, une seule ligne d'une colossale écriture :

Le curé de Sanlaville à son aimable visiteur.

Vous me demanderez ce qu'il est devenu, mon curé ? Que sais-je ? Ainsi va la vie, on se rencontre, on se plaît, et on ne se voit plus...

FIN

Porquî Guegnelouna a étâ nommâ syndiquo à Repincepantet.

Ora qu'on recordê dè tot dein lè z'é-coulès, et qu'on sâ mi què lè z'autro iadzo cein que sé passè pe hiaut què lè niolès, on sâ adé quand lài vâo avâi onna clipse, et se lo sélâo ao bin la louna seimbliont mussi ao mâitein dè la granta voûta quand bin n'ia pas on niolan, on sâ cein que l'est et on ne s'èin encousenè pas coumeint dein lo vilhio teimps à Repincepantet, on iadzo que y'avâi onna clipse.

On deçando né que y'avâi plieinna louna et que fasâi le pe bio teimps dâo mondo, on part d'hommo et dè valets dè pè Repincepantet, qu'atteindiont lo pan dè la derrâire, étont achetâ su lo mouret dè l'étang qu'est décotè lo for. C'est dein cé étang que lo fornâi mettâi raffraitsi lo râclliio et l'écovè quand l'avâi saillâi la brazetta et lè chindrès dâo for. L'est assebin quie iò on mettâi treimpâ lè lins einvoulienâ; iò la municipalitâ mettâi godzi lè bornès et iò, mémameint, on abrèvâvè quand lo borné étâi à gotta dein lè teimps dè granta sâiti.

Don, cé deçando né, tandi que cliiâo dzeins djazâvont dè çosse et dè cein, Berbitchon, lo tserrotton, qu'étâi revenu on bocon tard avoué se n'appliâ, vint abrèvâ son bourisquo, et m'einlèvine se tandi que l'étâi quie, la louna, que calâvè dza du on moment, ne sè trovâ pas lavi sein qu'on pouèssè s'èmaginâ iò dâo diablo l'avâi passâ, et portant n'ia vâi pas on niolan. Le n'étâi pequa, ni dein l'étang, ni per amont, et vouaiquie mè gaillâ tant époâiri que cruront que l'étâi la fin dâo mondo, kâ jamé on n'avâi cein vu.

Et coumeint l'étont quie à sè crosâ la cervalla ein rumineint à l'affèrè, Guegnelouna lào fâ :

— Volliâi-vo frémâ que sé cein que l'est ?

— Et quiet, lài firon lè z'autro ?

— Ye baillo ma man à copâ se n'est pas lo bourisquo à Berbitchon que l'a bussâ, kâ cliiâo tonaires dè « quikâ » sont dâi bêtès que s'èin faut démaufiâ, et l'est du que l'a bu que la louna est via, kâ on la vayâi dein l'étang.

Gegnelouna a réson, se firon lè z'autro, et sù que la louna est dein lo pétro à l'âno, mè gaillâ ne font ni ion, ni dou, ye traçont après, l'eimpougnont la pourra bête, l'assomont et lài àovront la panse à coups dè couté, sein s'èinquiétâ dè Berbitchon que risquâ dè lài passâ asse-

bin ein vollièint reveindzi se n'âno. Et diabe m'einlèvine se quand l'euron cein fé, la louna ne recoumeinçâ pas à cliiâiri on bocon, et on pou après, la revouaiquie tota balla.

— Ah ! ne sariâ dâi galés coco, se firon cliiâo lurons, s'on avâi pas vu cliiâ pesta dè bourisquo fifâ la louna, et honneu à Guegnelouna qu'a z'u lo mè d'esprit dè ti no po trovâ l'affèrè et que no z'a espargni bin dâi calamitâ, kâ que farai-t-on sein la louna !

Assebin, ài premirès vôtès, Guegnelouna fut nommâ syndiquo ao premi tor, kâ on met adé po syndiquo on hommo capablio, et Guegnelouna avâi montra que l'étâi d'attaque.

Recettes.

Conservation du beurre. — Voici une méthode de conservation du beurre qui passe pour être excellente. — Après avoir bien lavé et soigneusement essuyé le beurre avec un linge, on en remplit des pots de grès, en ayant soin de n'y laisser aucun vide. Ces pots sont ensuite placés dans une chaudière à moitié pleine d'eau qu'on chauffe jusqu'à ébullition. Quand l'eau est refroidie, on retire les pots et voilà tout. Le beurre est aussi frais six mois après qu'immédiatement après son barattage; son goût est même plus fin que celui du beurre frais battu. Il est tout à fait pur, et propre à tous les usages ordinaires; il a laissé, en se fondant, déposer au fond des pots tout le caséum.

Moyen de percer le verre. — On peut faire un trou dans une feuille de verre sans la faire éclater, si l'on verse un peu d'essence de thérébentine à l'endroit que l'on veut percer. — L'instrument dont on se sert est une pointe très dure, comme l'extrémité d'une lime triangulaire, par exemple.

Réponse au problème de sam edî :

Dans le premier arrangement, il y aura sur chaque côté de la chambre 1, 7, 1; dans le second, 2, 5, 2; dans le troisième, 3, 3, 3; dans le quatrième, 4, 1, 4. — Ont donné la solution : MM. Bastian, à Forel; — J. Ogiz, à Orbe; — A. Thévenaz, Yverdon; — Vuilleumier, Renan; — Pavillon, Coinsins; — A. Gryon; — Café Rey, Genève; — Simond, Grandval. — La prime est échue à M. Pavillon, à Coinsins.

Mots en croix blanche.

Etant données les lettres ci-après, remplacer les points par des lettres, de manière à former quatre mots carrés, chacun dépendant des deux mots formant les côtés du grand carré.

Prime : Une brochure.

B	.	.	.	E	.	.	.	T
.
.	.	.	.	S	.	.	T	.
E	E
.	.	.	.	T	.	.	D	.
.
T	.	.	.	E	.	.	.	T

La 23^{me} livraison de l'**Atlas Stieler**, vient de paraître à la librairie B. Benda, à Lausanne. Elle contient trois superbes cartes : 1^o Le pôle Sud; — 2^o La Chine orientale, la Corée et le Japon, avec papillons pour Canton, Schang-Hai, Yeddo et environs. La Polynésie et Océan pacifique, partie occidentale. Cette dernière carte est tout particulièrement remarquable par l'infinité de ses détails et sa grande clarté — On souscrit à la librairie sus-indiquée.

Boutades.

Lord Palmerston, excédé par les réceptions, diners, soirées et divertissements auxquels le condamnaient ses fonctions, s'écriait en s'allongeant dans un fauteuil :

— Mon Dieu, que la vie serait agréable... sans ses plaisirs.

A propos de l'épidémie d'influenza qui a fondu sur l'Europe à la fin de 1889, on lit dans la *Petite chronique de Genève*, par Pierre Millet, régent du Collège en cette ville, la note suivante :

1557. Au mois d'aoust courut à Genève et en Suisse, comme aussi quasi dans toute l'Europe, une maladie nommée la *cauqueluche*.

Deux Marseillais, qui s'étaient perdus de vue depuis quelque temps, se rencontrent sur la Cannebière :

— Et d'où sortez-vous ?

— Je viens de faire le tour du monde !

— Té ! et moi aussi.

— Tiens, c'est étonnant, je ne vous ai pas rencontré !...

On lit dans une de nos feuilles d'annonces :

« On cherche des ouvriers cordonniers pour chaussures d'hommes et femmes cousu et cloué, etc. »

Calino sort d'un cimetière où il vient de lire sur de nombreuses tombes : « Bon mari... bonne épouse... bon gendre. »

— Décidément, fait-il, c'est encore là que sont les meilleurs ménages.

Un plaidoyer :

— Messieurs les jurés, ne condamnez pas mon client... Il est jeune, il vous reviendra, vous aurez d'autres occasions...

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements. J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 12,75. — Canton de Fribourg à fr. 26. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49. — Canton de Genève 3 % à fr. 101. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud, 4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.